



SCÈNES

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

L **The Greatest Show on Earth**

Cirque
Collectif d'artistes
| 1h45 | Mise en scène Anna Wagner et Eike Wittrock.
Du 30 septembre au 5 octobre, Théâtre Nanterre-Amandiers, Nanterre (92).
Tél. : 01 46 14 70 00.

TT **Vania**

Comédie dramatique
D'après Tchekhov
| 1h40 | Mise en scène Julie Deliquet.
Jusqu'au 6 nov., Théâtre du Vieux-Colombier, Paris 6^e.
Tél. : 01 44 58 15 15.

Le fidèle Vania, réveillé par la vivace Julie Deliquet.



Serait-ce une allusion ironique à la superproduction signée du même nom, en 1952, par le cinéaste Cecil B. De Mille ? S'il témoigne d'une pareille fascination pour le cirque – ses outrances, son énergie, son exhibitionnisme, son courage et son audace –, ce *Greatest Show on Earth*-là, conçu un demi-siècle après par les plasticiens, artistes et chorégraphes les plus décomplexés du genre offre de tout autres performances. Aussi calamiteuses parfois, et volontairement hasardeuses et violentes, que notre société en vrac. Qu'ils s'exercent à des scènes de combat ou de sexe dérisoires, se livrent à des numéros de dressage approximatifs, des chorégraphies incertaines ou autres exercices d'échasses laborieuses en tutu noir et casque de moto, que cherchent ces saltimbanques peu virtuoses, venus des quatre coins de la planète ? Avant que ne commence le spectacle dans le chapiteau joyeusement réinventé par Philippe Quesne avec néons et paillettes, une Blanche-Neige sortie de chez Disney se promène sur la piste au milieu d'hommes torse nu plutôt punks, qui distribuent des gâteaux. Un chanteur entouré d'intestins géants (ou d'étrons ?) va gueuler que nous n'avons que la merde en commun, les Japonais de Contact Gonzo se lanceront des tomates ; puis défileront des drapeaux blancs où est écrit « *I am sorry* ». Désolé de quoi ? De cette création à l'image brouillonne et pathétique de notre monde ? Le cirque et ses prouesses physiques, techniques, ne permettent pas le mensonge. On s'y donne sans faux-semblants ni lâchetés. C'est cela aussi que sont venus chercher ces artistes a priori non circassiens, tandis que retentit la musique âpre des Trucs : se confronter à eux-mêmes, à ce que sont devenues leurs exigences. Et nous

entraîner entre dérision et passion dans une quête de vérité. Quand s'achève le spectacle, ils parfument la salle.

Cette relation directe au public, c'est aussi ce que tente Julie Deliquet avec la troupe de la Comédie-Française. Elle a choisi pour cela un dispositif bi-frontal : acteurs au milieu des spectateurs. Quand ces derniers s'installent dans la salle du Vieux-Colombier, certains doivent ainsi traverser le plateau pour s'asseoir face à d'autres, qui les observent déjà... Comme l'acteur Stéphane Varupenne d'ailleurs, debout et en costume d'aujourd'hui, attendant ses comparaisons pour commencer *Vania*, vive adaptation d'*Oncle Vania* de Tchekhov (1897). Des allusions cinématographiques à John Guillermin et des extraits de Carl Dreyer font rapidement saisir – entre autres anachronismes – le travail d'improvisation auquel la metteuse en scène, rompue au travail collectif, a soumis les comédiens, tourbillonnant autour de la table à manger géante. Unique décor. Ces coquetteries ne cachent jamais pourtant l'essentiel : la revitalisation du jeu, la réappropriation par les interprètes d'un drame devenu plus choral encore, grâce à leur attention renouvelée aux mots et aux gestes de leurs partenaires. Julie Deliquet insufflé une jeunesse nouvelle à cette tragique histoire de solitudes et d'échecs, de génération sacrifiée, aussi, au seuil d'un monde à naître. *Vania*, exploitant dévoué de la propriété familiale, ne supporte plus son ex-beau-frère. Celui-ci, intello vantard et baba cool, vient de remplacer son épouse défunte par une beauté dolente. Tous les célibataires es-soulés en sont ici amoureux. Et chacun est frustré dans ses espérances. Pourtant pointe une société plus ouverte, plus écologique, plus généreuse. Mais ces quarantennaires exténués n'ont déjà plus la force de s'en emparer... Enfin les personnages ont l'âge de leur rôle, celui-là même de Tchekhov (et de Julie Deliquet !) quand il écrit son drame. De quoi donner punch et vérité à une œuvre trop souvent enfermée dans la neurasthénie. Alors ce que le texte perd en couleur locale d'époque et petite musique slave est superbement compensé par un étrange sentiment de proximité, de complicité avec les personnages. Et les acteurs, tous remarquables ●